

surprise sur le camp romain et furent repoussés; et leur perfidie ne fit qu'attirer sur eux les plus terribles rigueurs. Toute leur clientèle, composée des *Eburons* d'entre Rhin et Meuse, et d'autres petites peuplades voisines, est affranchie : quant à eux, ils sont en masse réduits en captivité et vendus à l'encan au profit du trésor. Le sort échu aux Cimbres semblait aussi réservé à ce dernier de leurs débris. Quant aux clans qui faisaient leur soumission, César se contenta de leur imposer un désarmement général et une remise d'otages. Aux Rèmes désormais est donnée la haute main dans la Belgique, comme les Éduens l'ont obtenue dans la Gaule centrale : mais ici bon nombre de clans, en haine de ces mêmes Éduens, se placent de préférence dans la clientèle des Rèmes. Seuls, quelques cantons maritimes éloignés, ceux des *Morins* (*Artois*), des *Ménapiens*, (*Flandres* et *Brabant*), et les pays d'entre l'Escaut et le Rhin, en grande partie peuplés de Germains, demeurent intacts encore devant l'invasion romaine, et en possession de la liberté héritée des ancêtres.

C'était le tour des clans Armoricaïns. Dès l'automne de 697 ¹, *Publius Crassus* avait été envoyé de ce côté à la tête d'une division. Il amena d'abord à soumission les *Venètes*, lesquels maîtres des ports du *Morbihan*, et possédant une flotte nombreuse tenaient le premier rang parmi tous les Gaulois, et surtout parmi les peuples de la côte entre *Seine* et *Loire*, sous le rapport de la marine et du commerce : ils livrèrent des otages, mais bientôt ils se repentirent; et durant l'hiver (697-698), ils retinrent prisonniers à leur tour les officiers romains envoyés chez eux pour lever les vivres promis ². Leur exemple fut aussitôt suivi par tous les Armoricaïns, et par tous les Belges maritimes encore libres :

¹ [La bataille de la Sambre et l'expédition contre les Aduatuques avaient eu lieu au cours de l'été, en juillet ou août, sans doute.]

² [Bell. G., III. 7.]

57 av. J.-C.

Expéditions
contre les clans
des côtes.

57-56.

dans certains clans de la Normandie, quand les hommes du Grand-Conseil opinèrent contre l'insurrection, la multitude les massacra furieuse, et se jeta avec un redoublement d'ardeur dans le mouvement national. Toute la côte, des bouches de la Loire à celles du Rhin, se soulevait contre Rome : les patriotes les plus déterminés accouraient de partout pour coopérer à la grande œuvre de la délivrance : déjà l'on comptait sur une nouvelle insurrection de la ligue des Belges, sur l'assistance des Bretons insulaires, sur le concours des Germains transrhénans. — César envoya vers le Rhin avec toute la cavalerie Labiénus, chargé de tenir en bride les Belges qui fermentaient, et de barrer, s'il en était besoin, le passage du fleuve aux Germains. Un autre de ses lieutenants, *Quintus Tiberius Sabinus*, s'en alla en Normandie avec trois légions : c'était là que les insurgés se concentraient. Le foyer de la révolte était chez les Venètes, puissants et intelligents entre tous : l'attaque principale, et par terre et par mer, fut dirigée contre eux. La flotte de César se rassembla. On y voyait toutes les embarcations des clans restés soumis, ainsi que de nombreuses galères romaines construites en toute hâte sur la Loire, et munies de leurs rameurs venus de la Narbonnaise : le lieutenant *Decimus Brutus* la commandait. César de sa personne entra chez les Venètes avec le gros de son infanterie. Ils s'étaient préparés à le recevoir, mettant à profit, avec habileté et décision, les avantages défensifs qu'ils tiraient de la nature du terrain en Bretagne, et de la possession de leur redoutable marine. Le pays était coupé et pauvre en céréales : presque toujours plantées sur des rochers ou des promontoires, les villes n'avaient d'accès, du côté de la terre ferme, que par des gués étroits, difficiles : approvisionnement de l'armée d'invasion, opérations d'investissement, tout y était pénible : les Gaulois, au contraire, montés sur leurs navires, apportaient le nécessaire à leurs citadelles,

Guerre venète.

et au pis-aller aidaient à les évacuer rapidement. Les légions usaient le temps et leurs forces aux sièges des places venètes ; et quand elles avaient vaincu, elles voyaient disparaître les fruits de la victoire, emportés sur les vaisseaux de l'ennemi. La flotte romaine se montrait enfin. Longtemps retenue par la tempête à l'embouchure de la Loire, aussitôt qu'il la sut à la hauteur des côtes bretonnes, César voulut qu'elle livrât la bataille d'où allait dépendre l'événement de la campagne. Les Celtes, confiants dans leur supériorité sur mer, s'élançèrent aussitôt à la rencontre des navires de Brutus. Ils n'en comptaient pas moins de 220 en ligne, beaucoup plus que les Romains n'avaient pu en réunir. En outre, ces bâtiments, avec leurs hauts-bords, leurs fonds plats et solides et leurs voiles, tenaient mieux la mer et résistaient mieux aux grandes vagues de l'Atlantique que les galères à rames des Romains, légères, basses et à la quille aiguë. Les balistes, les ponts à grappins ne pouvaient porter jusque sur le tillac des Venètes ; et les proues armées de *rostres* de fer rebondissaient impuissantes contre leurs solides bordages. Les Romains pour se tirer d'embarras avaient préparé des faux pointues et emmanchées sur de longues perches ¹ : avec elles ils coupèrent les cordages qui liaient les vergues aux mâts : les vergues et les voiles tombant, il fallait du temps à l'ennemi pour réparer l'avarie : à ce moment le vaisseau privé de sa voilure n'était plus qu'une coque inerte, et les Romains se mettant à plusieurs contre lui, l'enlevaient sans peine à l'abordage. Quand les Gaulois virent l'effet de cette manœuvre, ils voulurent quitter la côte, où ils avaient accepté la bataille, et gagner la haute mer, où les galères ne sauraient pas les suivre : mais voici que, pour comble de malheur, survient un grand calme. L'immense flotte, réunie par l'effort de tous les

Bataille navale.

¹ [*Res preparata a nostris, falces præcutæ insertæ affixæque longuriis, non absimili forma falcium muralium. B. G. 3, 14.*]

clans maritimes, était désormais perdue. Les Romains la détruisirent presque tout entière. Dans ce combat, si loin que porte le regard de l'histoire, le plus ancien de tous les combats maritimes livrés jamais sur l'Océan atlantique, les marins de la République, de même qu'à Mylæ, 200 ans avant (III, p. 52), avaient inventé une arme nouvelle sous le coup de la nécessité, et malgré les plus défavorables conditions, avaient su conquérir la victoire. ¹

Cette victoire eut pour suites immédiates la soumission des Venètes et de toute la Bretagne armoricaine. Après tant de marques d'indulgence données aux vaincus, César jugea qu'un exemple était utile ; et voulant effrayer à l'avenir toutes ces opiniâtres résistances bien plutôt encore que punir la violation du droit des gens et l'arrestation de ses officiers, il fit passer par les armes tout le Grand Conseil des Venètes, et vendre comme esclaves tous leurs citoyens. Ce peuple, par son intelligence, son patriotisme, et aussi par sa douloureuse destinée, a mérité, plus qu'aucun autre parmi les Gaulois, les souvenirs et les sympathies de l'histoire.

Soumission
des clans
maritimes.

Pendant cette guerre navale, Sabinus, envoyé contre les peuples réunis en armes sur le canal [*Vénéelles, Aulerques, Ebuovices, Lexoviens*, etc. (département de la *Manche, Perche, Lisieux*)], usait de la tactique qui, l'année précédente, avait assuré l'avantage à César, dans la campagne contre les Belges sur les bords de l'Aisne. Gardant la défensive, jusqu'à ce que l'impatience et la disette eussent diminué les rangs de l'ennemi, il sut le tromper sur le nombre et le moral de ses soldats. Un

¹ [César explique avec un soin minutieux la forme et la construction des vaisseaux de haut-bord de la flotte *venète* (3, 13, 14) : mais en revanche, et selon son ordinaire, il ne donne des lieux qu'une description esquissée à grands traits. Cependant il est manifeste qu'à la sortie de la Loire, la flotte de Brutus a dû longer la côte, en remontant vers l'estuaire du Morbihan, et que la bataille a dû se livrer à cette hauteur, vers l'angle de Quiberon (*Hist. de C. II, p. 126, n. 1.*)]

beau jour, n'y tenant plus, ils vinrent se jeter follement contre les murs du camp romain et se firent tailler en pièces. Là-dessus, leurs milices se dispersèrent : le pays tout entier se soumit jusqu'à la Seine.¹

Pointes poussées
chez les Morins
et les Ménapiens.

Restaient au nord, les *Morins* et les *Ménapiens* [*Pi-cardie occidentale*, et pays d'entre les bouches de la Meuse et de l'Escaut], lesquels s'obstinaient à ne pas reconnaître la domination de Rome. Pour les y contraindre, César se montra sur leurs frontières : mais avertis par les désastres de leurs voisins, ils ne voulurent point livrer bataille à l'entrée du pays, et s'enfoncèrent dans les forêts qui, à cette époque, s'étendaient presque sans interruption des *Ardennes* aux rivages de la mer du Nord. Les Romains se frayèrent la route, la hache à la main, entassant à droite et à gauche les arbres abattus, et s'en faisant un rempart contre les agressions de l'ennemi. Bientôt, si audacieux que fût César, il jugea prudent de revenir sur ses pas, après quelques jours des plus pénibles marches. Aussi bien l'hiver était proche. Il n'avait dompté qu'une petite partie des Morins; et quant aux Ménapiens, plus forts que les Morins, il n'avait pas même atteint leur territoire. L'année suivante (699), pendant que le proconsul guerroyait en Bretagne, il envoya contre eux encore le gros de son armée : cette expédition n'amena pas davantage de résultats directs et décisifs². Quoi qu'il en soit, les légions n'en avaient pas moins procuré l'assujettissement de la presque totalité

55 av. J.-C.

¹ [B. G. 3, 17-20. — Le camp de Sabinus, attaqué par les Gaulois malgré leur chef *Viridovic*, était-il bien placé non loin de la *Sée*, à quelques kilomètres à l'est d'*Avranches* (*Hist. de Nap.* II, 130)? — On reconnaît que les restes du camp du *Chastelier* sont d'une date postérieure. Tout ce qu'on peut dire, en dehors d'une hypothèse facilement contestable, c'est que *Titurius Sabinus* était campé chez les *Vénelles*, et que les *Vénelles* occupaient la région de la Basse-Normandie, dont fait partie le département de la Manche.]

² [M. Mommsen fait ici allusion aux opérations conduites par *Labiénius*, *Sabinus* et *Cotta* chez les *Morins* et les *Ménapiens*. (B. G. 4, 37-38), au lendemain de la première expédition de Bretagne.]

des Gaules. Au centre, il y avait eu soumission, à vrai dire, sans coup férir : dans la campagne de 697, César avait vaincu les Belges : dans celle de 698, il avait réduit par les armes tous les peuples des bords de la mer. Si brillantes qu'elles avaient été au début de la dernière guerre, les espérances des patriotes avaient été partout déçues. Ni les Germains, ni les Bretons n'étaient venus à leur secours, et la présence de *Labiénius* en Belgique avait suffi pour étouffer toute pensée d'y recommencer le combat.

Pendant que dans la Gaule occidentale, César façonnait ainsi avec l'épée un nouveau territoire romain compact, il n'avait point négligé non plus les pays de conquête récente, destinés à combler les vides entre l'Italie et l'Espagne. Il voulut assurer leurs communications et avec la patrie italienne et avec la péninsule ibérique. Déjà, en 677, *Pompée* avait rattaché la *Transalpine* et l'Italie par la construction de la route du *Mont-Genèvre* (VI, p. 457); mais aujourd'hui que les Gaules étaient sujettes, il était besoin d'une autre voie qui, partant du *Pô*, franchirait les Alpes, non pas par l'ouest, mais par le nord de la chaîne, et mènerait ainsi par la plus courte ligne de la *Cisalpine* dans la Gaule centrale. Les marchands, dès cette époque, fréquentaient le passage du *Grand Saint-Bernard* qui conduit au lac *Léman* par le *Valais* : pour s'en rendre maître, César, durant l'automne de 697 avait fait occuper *Octodurum* (*Martigny*) par *Servius Galba*. Les habitants du *Valais* (*Nantuates* et *Vérages*) ne se soumirent pas; mais, comme on le prévoit, rien ne leur servit de résister, et toute leur bravoure ne fit que retarder l'heure de leur défaite. — Enfin, pour établir sa ligne de communications avec l'Espagne, César expédia l'année suivante (698) *Publius Crassus* en Aquitaine, en lui donnant mission d'y contraindre à l'obéissance les tribus ibériques qui l'habitaient, mission qui avait aussi ses difficultés. Les *Ibères* coalisés se tinrent mieux ensemble que les *Celtes*, et mieux

57 av. J.-C.

56.

Communications
avec l'Italie
par le Valais.

77.

57.

56.

—avec l'Espagne
par l'Aquitaine.

qu'eux mirent à profit l'exemple et les enseignements des Romains. Les Transpyrénéens, nommément les valeureux *Cantabres*, envoyèrent leurs contingents à leurs compatriotes en détresse, et en outre des officiers expérimentés qui avaient appris la guerre à l'école de Sertorius. En rejoignant les milices aquitaines, considérables par le nombre et le courage, ils leur apportaient les principes de la tactique romaine et l'art de dresser les campements. Il fut donné pourtant au lieutenant de César, excellent capitaine lui-même, de triompher de toutes ces difficultés : il livra plusieurs combats vivement disputés, heureusement terminés par la victoire. Tous les peuples, de la rive gauche de la Garonne aux Pyrénées, subirent leurs nouveaux maîtres ¹.

Nouvelles
incursions
germaniques
sur le Rhin.

La conquête de la Gaule semblait achevée. Le but que César s'était proposé semblait d'abord atteint, à bien peu d'exception près et autant du moins qu'il était possible de l'atteindre à la seule pointe de l'épée. Restait l'autre partie de l'œuvre entreprise. Il s'en fallait de beaucoup que les Germains fussent domptés, et qu'ils reconnussent ou respectassent partout la ligne frontière du Rhin. Durant l'hiver même de 698-699, sur le cours inférieur du fleuve, là où les armes romaines n'avaient point encore pénétré, ils le franchirent de nouveau. Les tribus des *Usipètes* et des *Tenètes*, dont nous avons mentionné déjà les tentatives d'émigration sur le territoire Ménapien (p. 39), trompant

56-55 av. J.-C.

¹ [M. Mommsen, qui écrit une histoire politique plutôt que militaire, a résumé en quelques mots les épisodes de la guerre chez les Vérages et chez les Aquitains. On sait les détails du siège de Martigny, de l'heureuse sortie de Galba, les immenses dangers qu'il courut, et enfin sa retraite, par le *Chablais*, chez les Allobroges. Ce ne fut que plus tard que César put se dire tout-à-fait maître des passes. On lira son Bulletin : *B. G.* 3, 1-7 (V. aussi, *Hist. de César*, II, 119). De même en Aquitaine, il y eut une première bataille, suivie d'un commencement de siège de l'*oppidum* des *Sontiates* (*Sôs*, non loin de *Nérac*) : puis Crassus prit le camp gaulois, édifié selon les règles de l'art romain, dans le pays des *Vocates* et des *Tarusates* (*Tartas*), (*B. G.*, 3, 20-27 — *Hist. de C.* II, pp. 131-134).]

par une fausse retraite la surveillance de leurs adversaires, avaient gagné la rive gauche sur les canots mêmes de ces derniers : leur caravane immense, femmes et enfants compris, s'élevait, dit-on, à 430,000 têtes. Ils se tenaient campés dans les plaines de *Nimègue* et de *Clèves*. Mais à la voix des patriotes gaulois, ils faisaient mine de pénétrer plus avant ; et, ce qui donnait à de telles rumeurs plus de vraisemblance, leurs escadrons battaient la campagne jusque dans le pays des Trévires. César se mit en route avec ses légions ; mais lorsqu'il arriva en face d'eux, loin de se montrer désireux d'engager une lutte nouvelle, les nouveaux venus, harassés qu'ils étaient, demandèrent à recevoir des terres qu'ils cultiveraient en paix sous l'autorité de la République. Pendant qu'on négocie, il s'éleva un soupçon dans l'esprit de César : les Germains ne veulent sans doute que trainer en longueur jusqu'au retour de leurs escadrons en maraude. Ce soupçon était-il ou non fondé ? On l'ignore. En dépit de la trêve qui régnait de fait, une bande d'ennemis vint un jour donner dans l'avant-garde romaine : celle-ci fit quelques pertes, et César, irrité, se crut fondé à passer par dessus les règles du droit des gens. Quand, le lendemain matin, se montrèrent au camp les princes et les anciens des tribus, voulant faire pardonner une échauffourée qu'ils n'avaient point préméditée, ils furent arrêtés soudain : l'armée romaine fondit sur ces multitudes sans chef. Ce fut un massacre, et non un combat : ceux qui ne tombèrent point sous les coups des soldats se noyèrent dans le Rhin : seuls, les détachements encore épars au loin échappèrent au bain de sang. Ils repassèrent le fleuve. Les Sygambres les recueillirent et leur donnèrent un champ d'asile, à ce que l'on croit, non loin des bords de la *Lippe*, sur leur propre territoire. La conduite de César, en cette circonstance, encourut un juste et sévère blâme dans le Sénat ¹. Si injustifiable qu'elle

¹ [Caton voulait qu'on livrât César aux barbares, afin de détourner

ait été, elle frappa de terreur les Germains qui s'arrêtèrent pour un temps¹; mais le proconsul ne s'en tint pas là.

César sur la rive droite du Rhin.

Il jugea utile d'aller avec ses légions de l'autre côté du Rhin. Même chez les Germains, il avait pu nouer des intelligences. Dans leur état de civilisation rudimentaire, tout esprit d'union et de nationalité faisait chez eux défaut, et ils ne cédaient en rien aux Gaulois, pour autre qu'en fût la cause, sous le rapport du morcellement politique. Les *Ubiens* (sur la *Sieg* et la *Lahn*), les plus avancés de tous leurs peuples, vaincus quelques années avant par une puissante tribu suève de l'intérieur, étaient astreints à payer tribut. Dès 697, ils avaient, comme les Gaulois, sollicité César de les venir délivrer. Le proconsul ne songea pas un instant à entreprendre sérieusement une pareille tâche: c'eût été se jeter dans des aventures sans fin; mais il crut utile, pour ôter aux Germains l'envie de reparaitre en deçà du Rhin, de montrer au moins les aigles romaines sur la rive orientale. Les Sygambres, en prêtant assistance aux fuyards Usipètes et Tenctères, lui fournissaient un excellent prétexte. Il jeta donc sur le fleuve un pont de pilotis, selon ce que l'on croit entre *Andernach* et *Coblentz*, et les légions passèrent du pays des Trévires dans celui des Ubiens. Plusieurs petits clans se soumirent: mais les Sygambres, objectif principal de l'expédition, se retirèrent devant l'armée romaine et s'enfoncèrent à l'intérieur avec toute leur clientèle. La grande tribu suève qui opprimait les Ubiens, celle qui, suivant toute apparence, porta plus tard le nom de *Chattes*, n'hésita point à faire comme les Sygambres; elle évacua la région voisine du territoire ubien, et mit en lieu de sûreté toute la population invalide,

de Rome la vengeance des Dieux (Plut. *Cæs.* 22). Le champ de bataille a été déterminé avec une précision satisfaisante par les recherches récentes faites aux environs de *Venloo*, dans la plaine de *Goch*, un peu au-dessus du confluent des deux fleuves (*Hist. de C.*, II, p. 141).]

¹ [V. le bulletin de cette guerre, avec de curieux détails sur les mœurs des Germains. *B. G.*, 4. 1-15: v. aussi *Hist. de C.*, II pp. 138-143.]

57 av. J.-C.

pendant qu'elle assignait rendez-vous au centre du pays à tous les hommes propres au métier des armes. César n'avait ni motif, ni envie de relever le défi; il n'avait voulu faire qu'une reconnaissance en passant le Rhin, en imposer aux Germains, si faire se pouvait, aux Gaulois surtout, et aux Celto-Germains. Son but atteint, il revint le dix-huitième jour, et rompit son pont derrière lui en rentrant dans la Gaule (699)¹.

55 av. J.-C.

Son regard se porta ensuite du côté des Celtes insulaires. Ceux-ci, ayant d'étroits rapports avec leurs frères de terre ferme, avec les Gaulois de la côte surtout, on comprend qu'ils avaient donné tout au moins leurs sympathies à la cause de l'indépendance nationale; et que, là même où ils n'avaient point prêté aux patriotes un appui armé, ils avaient ouvert dans leur île protégée par les flots un honorable asile à quiconque fuyait une patrie où l'on n'était plus en sûreté. De là un danger pour les Bretons, danger dans l'avenir, sinon dans le présent. La République, à supposer qu'elle ne voulût point conquérir leur île, était nécessairement conduite à y porter l'offensive au lieu de se défendre dans la Gaule, et à faire voir aux insulaires, en opérant une descente sur leurs côtes, que le bras de Rome saurait passer par dessus le canal. Déjà Publius Crassus, le premier des capitaines romains qui ait foulé le sol de la Bretagne, s'était porté des bords du détroit jusqu'aux « îles de l'Etain » [les *Cassitérides*, îles *Scilly*, à la pointe ouest de l'Angleterre] (697). Mais durant l'été de 699, César en personne franchit le canal avec deux

Expédition dans l'île de Bretagne.

57.

55.

¹ [La pointe faite par César au-delà du Rhin est restée célèbre; et la curiosité des ingénieurs et des antiquaires s'est exercée à l'occasion des détails techniques de la construction de son pont de pilotis. Quoi qu'on fasse, il restera là toujours quelques obscurités. (V. cependant *Hist. de C.*, II, p. 145, 146: on y lira une bonne exposition critique du passage des *Commentaires* (*B. G.*, 4, 17). — Quant au point du passage, je suis de l'avis de l'impérial auteur: on le place trop haut en le reportant au-dessus du confluent de la Moselle. César revenant du confluent de la Meuse, n'a pas dû, voulant entrer chez les Ubiens et les Sygambres, remonter plus haut que *Bonn*.]

légions au point où il est le plus étroit¹. Ayant vu le rivage couvert de masses ennemies, il fit route plus loin; mais les chars de guerre des Bretons couraient sur terre aussi vite que les galères romaines voguaient sur les flots. Les légionnaires, protégés par leurs navires du haut desquels les machines de jet et les javelots balayaient la plage, ne purent aborder qu'après mille peines, tantôt marchant dans l'eau en face des Bretons, tantôt amenés à terre en

¹ La nature des lieux aussi bien que les expressions même dont César se sert, démontrent que, pour descendre dans l'île, il était parti de l'un des hâvres de la côte, entre *Boulogne* et *Calais*. On a souvent tenté de préciser davantage, mais sans arriver au résultat cherché. Tout ce que les sources nous apprennent, c'est qu'à la première expédition, l'infanterie s'embarqua dans un port, et la cavalerie dans un autre, ce dernier éloigné du premier de huit milles pas, en allant vers l'est (*B. G.*, 4, 22, 23, 28); c'est qu'à leur second passage, les Romains partirent de celui de ces deux ports que César avait reconnu être plus commode (*quo ex portu commodissimum trajectum esse cognoverat.*), l'*Itius portus*, dont on ne connaît rien que le nom, placé à trente milles (selon les manuscrits de César, *B. G.*, 5, 2); à 40 (= 230 stades) selon Strabon (4, 5, 2), qui certainement a demandé son renseignement à César. Celui-ci dit encore (4, 21), qu'il avait choisi « le trajet le plus court (*brevis-simum in Britanniam trajectus*). » On peut raisonnablement induire de là qu'il franchit, non pas le canal en un point quelconque, mais seulement le *Pas-de-Calais* même, sans d'ailleurs se fixer sur le point précis de la ligne mathématique la plus courte. Ici, les difficultés n'ont point troublé la foi des amateurs de topographie locale. N'ayant en main que des données incertaines, données dont la meilleure se trouve ébranlée, on le voit, par les variantes des chiffres, ils ont tenté d'arriver à dénommer l'endroit précis du passage : quant à moi, parmi les nombreuses indications plus ou moins plausibles, j'inclinerais davantage en faveur du port *Itius*, que Strabon (*loc. cit.*) désigne, avec toute apparence de vraisemblance, comme étant celui où s'était embarquée déjà l'infanterie, lors de la première expédition. Je placerais ce port à *Ambleteuse*, à l'ouest du cap *Gris-Nez*. La cavalerie alors se serait embarquée à *Ecale* (*Wissant*), à l'est du même promontoire; et l'on aurait pris terre à l'ouest de *Douvres*, non loin de *Walmer-Castle*. [Les recherches topographiques étendues auxquelles s'est livré en dernier lieu l'Empereur Napoléon III, l'ont conduit à placer, avec beaucoup d'autres critiques, le port *Itius*, à *Boulogne* même. Là seulement, à l'embouchure de la *Liane*, la flotte pouvait être concentrée; et *Ambleteuse*, le port supérieur affecté à la cavalerie, est bien à la distance de huit mille pas indiquée par César. Le point du débarquement est aussi placé par l'Empereur entre *Walmer-Castle* et *Deal*. (On lira avec intérêt toute cette étude, II, pp. 166-180, qui s'appuie en outre sur des considérations sérieuses déduites du mouvement des marées.)]

canots. Sous le coup d'une première terreur, les villages et bourgs voisins se soumirent, mais les insulaires constatèrent bien vite la faiblesse de l'envahisseur, et l'impossibilité pour lui de s'aventurer à distance de la côte. Ils disparurent à l'intérieur, ne revenant que pour menacer le camp; et quant à la flotte laissée sur une rade ouverte, elle subit de très-graves avaries à la première grosse mer. On s'estima heureux de pouvoir tenir tête aux barbares, pendant que les navires étaient tant bien que mal en réparation, et l'on s'en revint avant la mauvaise saison en vue des côtes de la Gaule¹.

César avait été si peu satisfait du résultat de cette reconnaissance, entrepris légèrement et sans moyens suffisants, que dès l'hiver suivant (699-700), il réunit une nouvelle flotte de transports comptant 800 voiles, et que le printemps s'ouvrant (700), il se rembarqua cette fois avec cinq légions et deux mille cavaliers, pour la côte de *Kent*. Devant cette *Armada* puissante, les hordes bretonnes, rassemblées, comme l'année d'avant, sur les falaises, n'osèrent point risquer un combat. César poussa aussitôt à l'intérieur, et, après quelques escarmouches heureuses, franchit la *Stour*. Mais arrivé là, il fallut s'arrêter; sa flotte, battue dans ces parages ouverts par les tempêtes du canal, était à demi détruite. On perdit un temps précieux à tirer les embarcations sur le rivage, à pourvoir aux réparations nécessaires; et les Celtes surent mettre les jours à profit. La défense chez eux était dirigée par un prince brave et prudent, *Cassivellaun*, lequel régnait sur le *Middlesex* et contrées voisines, jadis l'effroi des tribus du sud de la *Tamise*, aujourd'hui le sauveur et le champion de la nation. Il avait promptement vu que l'infanterie celtique ne pouvait rien contre celle des Romains; et que la multitude informe des milices de l'île, difficile à nourrir

¹ [V. les détails de la première expédition en Bretagne, *B. G.*, 4, 20-38.]

autant que peu maniable, n'était qu'un embarras dans la lutte prochaine : il la congédia, ne gardant que les chars réunis au nombre de 4,000, avec les hommes qui les montaient. Ceux-ci sautaient à terre et, combattant à pied en cas de besoin, faisaient un double service, comme les soldats citoyens de la Rome ancienne. Lorsque César put se remettre en marche, il ne rencontra nul obstacle ; mais les chars couraient sans cesse devant les légions ou sur leur flanc, faisaient le vide dans la campagne, chose aisée là où il n'y avait pas de villes, empêchaient les détachements de s'écarter, et interceptaient toutes les communications. Les Romains passèrent la Tamise (entre *Kingston* et *Brentford*, au-dessus de Londres, à ce que l'on croit). Mais ils ne poussèrent pas beaucoup plus loin : nulle victoire pour le général, nul butin pour le soldat : le seul résultat obtenu fut la soumission des *Trinobantes* (*Essex*) ; encore la dut-on bien moins à la crainte inspirée par les armes romaines qu'à la haine profonde de ce peuple envers Cassivellaun. A chaque pas que l'on faisait, le danger allait croissant ; les chefs du pays de Kent, par l'ordre de Cassivellaun, s'en allèrent attaquer le camp naval : leur assaut repoussé n'en était pas moins pour les Romains le signal de la retraite. Ceux-ci venaient d'emporter un grand oppidum retranché dans les bois ; ils y trouvèrent du bétail en quantité. Tel fut tout le gain de cette pointe sans but : il servit de prétexte honnête au retour. Cassivellaun était trop sage pour pousser à bout son dangereux ennemi : il promit, à la demande de César, de ne plus tourmenter les Trinobantes ; il promit un tribut et des otages. De livrer ses armes, il ne fut pas question ; encore moins d'une garnison à laisser par les Romains dans l'île ; et même l'engagement de payer tribut pour l'avenir n'était ni sérieusement donné, ni sérieusement reçu. César emmena ses otages dans son camp naval, puis s'en revint dans les Gaules. S'il est vrai que, comme on le peut bien croire, il avait cette fois compté sur la conquête de l'île, son dessein

avait échoué, soit devant la défensive prudente de Cassivellaun, soit par la mauvaise qualité de sa flotte à rames italiennes, absolument impropre à la navigation dans les eaux de la mer du Nord. Quant au tribut stipulé, jamais il ne fut levé. Mais César avait aussi voulu autre chose. Otant aux insulaires leur sécurité présomptueuse, en leur montrant de quel péril il y allait pour eux à ouvrir la Bretagne aux transfuges venus de terre ferme, il avait calculé juste ; nous ne verrons plus les Bretons donner matière à semblables reproches¹.

L'invasion germane, une fois refoulée, et les Celtes continentaux soumis, il semblait que tout était fini dans les Gaules. Mais c'est presque toujours chose plus facile de vaincre une nation que de la tenir vaincue dans l'obéissance. Les rivalités de haute influence, cause de la ruine des Gaulois bien plutôt que le poids des armes romaines, ces rivalités s'étaient en quelque sorte évanouies au lendemain de la conquête, le vainqueur ayant confisqué l'hégémonie à son profit. Les intérêts séparés se turent : sous l'oppression commune la nation se retrouvait elle-même ; et ces biens qu'on avait joués et perdus de gaieté de cœur quand on les possédait, la liberté, l'esprit national, aujourd'hui qu'il était trop tard, on en mesurait le prix infini, on les voulait avec une indicible ardeur. Mais, était-il bien trop tard ? Ce peuple n'avouait sa défaite que

Conspiration
patriotique
dans les Gaules.

¹ [La seconde expédition de César en Bretagne, bien que poussée jusqu'au nord de la Tamise et appuyée sur une véritable armée, n'amena pas de résultats beaucoup plus sérieux que la reconnaissance de l'année précédente. La première partie du cinquième livre (1, 5, 8 et s.) des *Commentaires* est consacrée au récit de cette nouvelle incursion. Les détails géographiques y sont peu précis (13, 14) : mais César y montre en quelques coups de pinceau la rudesse encore toute primitive des habitants du pays, au nord de la Tamise (14-23). — C'est vers *St-Albans* que pourrait bien avoir été placé l'oppidum sylvestre de Cassivellaun, enlevé de vive force par César, et qui marque le point le plus éloigné de la côte où il aurait pénétré. Les recherches astronomiques et critiques de l'*Hist. de César* assignent à toute l'expédition une durée d'environ soixante jours, du mois de juillet à l'équinoxe de septembre (II, pp. 183-199).]